



LIRE, ÉCRIRE, LE DIRE !

CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2022

ORGANISÉ PAR LA RÉGION BRETAGNE
DANS LE CADRE DU GONCOURT DES LYCÉENS



Le 1^{er} prix est attribué à :

Samuel VERGER,

Élève en Première au Lycée Pierre Mendès-France à Rennes

Pour sa critique sur : *La petite menteuse* de Pascale Robert-Diard



Levez la main gauche et dites je le jure

Alice est une avocate quinquagénaire qui exerce son métier avec passion. Mais le jour où Lisa, une jeune fille ayant accusé un homme de viol, se présente chez elle en annonçant vouloir être défendue par une femme, ses certitudes basculent.

Le titre ne laisse aucune place à l'ambiguïté. Lisa a menti en disant qu'elle avait été violée à l'âge de quinze ans par l'ouvrier du bâtiment, Marco Lange, lourdement condamné. Il doit y avoir un appel, Lisa avoue tout à sa nouvelle avocate. Pascale Robert-Diard déplace ainsi l'enjeu de la tension et du suspense sur un autre domaine : la culpabilité ou non de Marco Lange, condamné à dix ans de prison en première instance et qui croupit en prison depuis : Y a-t-il une part de vérité dans les accusations de Lisa ? Pourquoi cette dernière aurait-elle menti il y a quatre ans ? Pourquoi aurait-elle accusé un homme innocent de viol ?

D'une plume fluide et concise, l'auteure, chroniqueuse juridique au Monde, expose en profondeur la véritable nature humaine à travers divers personnages : Lisa, les témoins (amis et professeurs), parents, jurés. Le roman paraît comme un thriller psychologique passionnant. Même si nous avons peur du mensonge de Lisa et de ses terribles conséquences, nous voulons comprendre. Peu à peu, les faits qui ont conduit à ce fiasco judiciaire émergent : on découvre comment une jeune fille s'est retrouvée piégée dans un scénario qui la dépasse.

L'histoire suit les traces de l'avocate Alice Kéridieux. Le lecteur partage son embarras et son anxiété à ce sujet. Ses interrogations, ses tâtonnements, ses hésitations sont les nôtres, ses contradictions le sont aussi : une peur sourde du procès qui attend Lisa, qui a le courage de se détacher du rôle de victime ; le désir de la protéger de la tempête qui s'apprête à s'abattre sur elle ; la joie de corriger une erreur judiciaire qui a brisé un innocent. Mais aussi l'envie de la faire taire car Lisa dérange à l'ère post MeToo, alors que les femmes prennent de plus en plus la parole pour dénoncer les

agressions sexuelles subies. Certains auraient préféré qu'elle se taise, car son mensonge porte atteinte à la parole sacrée de la victime de crimes sexuels.

Au-delà de ces aspects très actuels, j'ai particulièrement apprécié l'acuité avec laquelle Pascale Robert-Diard analyse l'adolescence, sa laideur et sa violence telle qu'elle est vécue par certains. La déroutante Lisa a menti et elle en a beaucoup souffert, elle, la fille qui a eu des seins plus tôt que les autres, plus gros que les autres. Le regard perfide des autres collégiens qui jugent et assèment, lui collant l'étiquette de la « petite salope du collègue ».

Le roman initie une véritable réflexion sur la parole de la victime et son écoute. La vérité n'est jamais ce que nous imaginons, et parfois notre croyance intérieure vaut la peine d'être remise en question. Pascale Robert-Diard a le courage de sortir des sentiers battus, ne décidant pas de faire le portrait d'une victime « classique » qui dirait d'emblée toute la vérité sur l'identité de l'agresseur, qui serait bien entendue et comprise par la famille, l'école, la police et la communauté judiciaire. J'ai aimé cette prise de risque politiquement incorrecte qui ne plaira sans doute pas à tous les lecteurs mais permet d'apporter de la complexité au récit. Forcément, c'est déstabilisant de voir nos certitudes et réflexes remis subtilement en question, mais c'est tant mieux.

Le 2^e prix est attribué à :

Titouan PERSON,

Élève en Première au Lycée Pierre Mendès-France à Rennes

Pour sa critique sur : *Les liens artificiels* de Nathan Devers



Lettre d'outre-tombe

Cher Julien,

Toi qui m'as appris à me poser des questions, j'aimerais t'en poser une à mon tour. Es-tu satisfait de ton expérience dans le monde virtuel ?

Je m'explique. Tout d'abord, tu menais une vie médiocre avant de découvrir l'Antimonde (le métavers créé par l'utopiste Adrien Sterner). Tu vivais dans un studio lugubre à Rungis, dans la banlieue parisienne parce que ton ex t'a jeté du studio que vous louiez. Tu étais aussi au point mort dans ta vie professionnelle, réduit à donner des cours de piano à des enfants gâtés ou à jouer dans un bar pour gagner une bouchée de pain. Tu te faisais croire que tous ces échecs étaient des sacrifices nécessaires à ta carrière musicale. En vérité, ton projet d'album n'avancait pas, tu n'étais qu'un raté, qui n'osait pas regarder la vie en face. Mais tu découvris alors l'Antimonde, un monde virtuel où tu ne connaissais plus l'échec, tout était plus facile, le monde s'ouvrait alors à toi. Tu as arrêté de procrastiner pour, enfin, agir. Tu réussis même à te faire apprécier pour tes qualités d'écrivain. Toi qui échouais dans l'autre monde, tu réussissais enfin à réaliser des rêves concrets. Tu pouvais littéralement contrôler ta vie en quittant le statut de simple observateur impuissant qui te collait jusqu'alors à la peau. Enfin, si ta mort semblait, au premier abord, être la fin d'une liberté et d'une vie, elle s'est finalement avérée être une libération. Le moyen de t'élever vers quelque chose de plus beau, plus poétique. La place que tu ne trouvas pas dans le vrai monde, était dans le métavers. C'était crucial pour toi, à 28 ans, de devenir quelqu'un, car tu ne pouvais plus justifier ton inutilité par l'innocence de ta jeunesse. Tu pouvais enfin vivre heureux dans un rêve, mais qui mieux que toi sait que chaque rêve précède une réalité ?

Malgré tout, qui sait ce que l'avenir t'aurait réservé si tu ne t'étais pas engouffré dans les abysses de l'Antimonde. Cette soi-disant utopie t'a condamné. On ne peut pas dire que tu étais bien parti dans la vie, mais une prise

de conscience aurait pu te permettre de trouver cette place dans le vrai monde. Mais l'Antimonde détruira tous tes espoirs dans le monde réel. Cependant, plus l'or scintillait dans l'Antimonde, plus la boue dans laquelle tu t'enfonçais dans le vrai monde était épaisse et répugnante. Chacune de tes montées au paradis, dans le monde virtuel, signifiait une redescente plus douloureuse sur terre, te faisant ressentir tes forces, mais surtout tes faiblesses te quitter. Aussi j'aimerais savoir quelle valeur à tes yeux représente chacune de tes réussites du monde virtuel. Tu devins l'avatar de ta propre vie au profit d'un monde qui n'avait rien de concret, ni plus ni moins qu'un rêve. Je comprends tout de même ton évitement de la réalité : à quoi bon s'attacher à une réalité qui nous rejette ?

Au fil de la lecture du livre et de sa construction, j'ai pu affiner la question qui introduit ma critique : qu'est-il préférable, entre vivre heureux dans un rêve multipliant les réussites et souffrir à chaque réveil qui succède le rêve, exister et se battre dans la vraie vie pour une petite réussite précieuse, quitte à subir la dureté de la réalité ? Nathan Devers, l'homme qui t'a créé de toutes pièces, m'a permis de me poser cette question parmi d'autres. Ces questions m'ont permis de trouver mes réponses et de me faire grandir. Pour clore ma réflexion, je pense que si la vérité blesse, le mensonge tue. Cependant chacun peut trouver sa réponse et son interprétation, c'est la beauté de ton histoire, cher Julien.

Cordialement,

Un de tes fidèles lecteurs.

Le 3^e prix est attribué à :

Ethan MERLET,

Élève en Première au Lycée Jean Macé à Lanester

Pour sa critique sur : *Le Mage du Kremlin* de Giuliano da Empoli



Machiavel au pays des soviets

Lorsqu'un essayiste politique, ici Giuliano da Empoli, se met à la littérature, on obtient *le Mage du Kremlin*, roman qui nous plonge de façon fascinante au cœur du régime poutinien.

Hélas! Je l'ai transformé en adjectif.

Ô désespoir que de pouvoir décliner tel régime à l'infini...

Le Mage, c'est une éminence grise, Vadim Baranov, véritable tête pensante du « système Vladimir Poutine ». Personnage fictif librement inspiré de Vladislav Sourkov, bien réel lui. Après avoir longtemps contribué à la puissance du pouvoir de ce dernier, il disparaît subitement. Écrit à la veille d'une guerre qui bouleverse les jeunes traditions pacifiques européennes, ce récit a bien une dimension politique qui ne doit pas masquer cependant sa puissance littéraire.

En effet pourquoi l'auteur de l'essai d'anthologie, *Les ingénieurs du chaos*, recourt-il à la littérature ? En quoi la fiction permettra de mieux saisir la réalité ? Gagne-t-il en efficacité de parole en mettant en scène ce régime bel et bien réel ?

La réponse est oui et cela est saisissant. Perturbant, mais saisissant. Cette approche fictionnelle permet au lecteur de porter un regard neuf et acéré sur ce qui est en jeu. Dès lors, nous accompagnons un misanthrope glaçant de cynisme, assistons à la chute d'une idéologie, du rêve communiste, à l'ascension d'un jeune inconnu qui sait utiliser les forces et faiblesses de son entourage pour établir son autorité et arriver à ses fins. Nul ne sait d'ailleurs, même parmi ses proches, de quoi il est vraiment capable.

L'auteur choisit quelques événements pour figurer la volonté de domination de ce nouveau Tsar. Plutôt que de nous présenter en détail les conséquences géopolitiques de ces événements, l'auteur bâtit son récit sur des personnages savamment décrits. En quelques phrases, nous sommes saisis par la peur qui habite Mme Merkel à la vue de Koni, amusés par la figure

de ce motard nationaliste prêt à tout pour plaire au nouveau régime, terrifiés par ce narrateur au coin du feu revenant sur ses propres méfaits. N'est-ce pas lui, qui, au nom de rien du tout, a contribué à l'ascension de l'homme qui aujourd'hui met à feu et à sang tout un pays ?

Les propos sur les occidentaux abondent, troublants tant par leur violence que par leur véracité. Ainsi, c'est la haine latente de l'Occident qui depuis des années permet à Poutine d'installer ce régime fondé sur un intarissable désir de revanche, censé laver l'humiliation post guerre froide.

Giuliano da Empoli marque bien les deux visions du monde. Nous, occidentaux matérialistes et cartésiens, semblons condamnés à ne jamais comprendre ce pays où l'argent ne protège de rien, où la passion de la mort est omniprésente, où la démesure règne.

« Dans chaque révolution, il y a un moment décisif : l'instant où la troupe se rebelle contre le régime et refuse de tirer. C'est le cauchemar de Poutine, comme de tous les tsars qui l'ont précédé. Le risque que la troupe, au lieu de tirer sur la foule, se solidarise avec elle est l'éternelle menace qui pèse sur tout pouvoir. »

Toutefois ce roman ne décrit pas la Russie. La Russie est d'abord un peuple, une nation. Un huis clos de caste oligarchique, voilà ce qui nous est présenté. Alors pour lire la parole, bouleversante, du peuple russe, je conseille en lien avec notre roman de lire *La fin de l'homme rouge*, nécessaire chef-d'œuvre de Svetlana Alexievitch. *Le Mage du Kremlin* nous rappelle, lui, à quel point la littérature éclaire l'Histoire.

Le 4^e prix est attribué à :

Inès RUAULT,

Élève en Première au Lycée Saint-Joseph à Lamballe

Pour sa critique sur : *Taormine* d'Yves Ravey



Enfin, ce n'est pas juste un livre

L'Italie, la Sicile, Taormine.

Un couple bancal. Un homme, une femme. Melvil, Luisa.

Pas de pause, pas d'émotion dominante, sinon un malaise ambiant.

Voilà, ça, c'est *Taormine*. *Taormine*, c'est une succession de chocs. Le choc d'un accident tout d'abord, lors d'une nuit pluvieuse. Puis le choc d'une évidence. Il savait. Il savait ce qu'il avait percuté cette nuit-là mais il est parti, sans assumer. Le choc des mentalités, elle veut se rendre à la police, il veut fuir et oublier. Elle est juste et courageuse. Il est égoïste et lâche. Mais il l'emporte bien sûr, il veut dominer. Elle se tait. Le choc des sociétés. Les touristes en vacances, les migrants en errance. Ils ne se croisent pas, sauf cette nuit-là où un enfant perd la vie. Mais ce n'est pas grave, ça ne compte pas, personne ne va s'en soucier, non ? Enfin, le choc de la réalité. Parce que *Taormine* est ce je-ne-sais-quoi qui fait mal dans la justesse de ses propos et qui dénonce, avec une maîtrise étonnante dans sa manière de raconter, sans jamais devenir explicite.

Enfin, ce n'est pas juste un livre. C'est un choc sourd, un face-à-face avec le présent. Ce qui rend cette histoire si cruelle, c'est que nous savons au fond, que Ravey n'a pas eu besoin d'inventer grand-chose pour écrire *Taormine*.

L'actualité l'a fait pour lui.

Le 1^{er} prix est attribué à :

Lahna SARNI,

Élève en Première au lycée Rotrou à Dreux (28)

Pour sa critique sur : *Les Méditerranéennes* d'Emmanuel Ruben



Racines

Les Méditerranéennes d'Emmanuel Ruben est un roman très enrichissant d'un point de vue culturel et d'un point de vue historique.

Histoire de rires et de larmes, légende d'hier et d'aujourd'hui qui raconte les péripéties d'une famille française en quête de ses origines, en quête d'un amour, en quête d'un pays, par-delà les rives de la Méditerranée : à travers ce roman, l'auteur formule l'espoir d'une réconciliation poétique entre la France et l'Algérie, qui permettrait de réparer un jour prochain les blessures de la colonisation et les cicatrices de la guerre. Parce que la Méditerranée n'est pas une mer de séparation mais une mer commune qui engendre des histoires indissolublement liées.

En effet, la légende du chandelier de la Kahina est pleine de suspense et de rebondissements qui nous poussent à poursuivre notre lecture afin de connaître la réelle signification des mystérieux symboles qui y sont gravés. Cette dernière nous transporte dans un univers oriental et merveilleux que j'ai trouvé véritablement passionnant.

Par ailleurs, ce récit évoque la guerre d'Algérie et nous offre le point de vue de ses habitants sur les « événements ». Ce point de vue est d'autant plus touchant qu'il passe par le témoignage intime des ancêtres de Samuel Vidouble, narrateur et avatar de l'auteur, notamment lors de leurs adieux à leur terre natale lorsqu'ils sont contraints d'aller en France, mais également avec les moments dramatiques qu'ils ont vécus durant l'occupation française. Ainsi, lors du départ de Baya Reine et de sa plus jeune fille, la sensation de déchirement est poignante, ce que je peux imaginer moi-même lorsque le bateau quitte le port et lorsque la sirène annonce la fin des quatre semaines de vacances qui ont suivi les retrouvailles tant attendues pendant trois ans.

Les familles d'Algérie vivent dans les maisons de manière intergénérationnelle ; la prise en charge des anciens renforce la mémoire des familles et la transmission des connaissances et des savoir-faire. Baya Reine a vécu avec ses enfants dans un petit appartement en France avec vingt personnes sous le même toit, et lorsque je retrouve moi-même ce mode de vie en vacances, je suis admirative de cette cohabitation riche d'échanges, de mots, d'histoires et de traditions.

Tenue du devoir, rituel, périple nécessaire pour honorer la mémoire des aïeux, pour ne pas oublier d'où l'on vient : comme Samuel qui se recueille sur les tombes de ses grands-parents au cimetière juif de Constantine, j'ai moi aussi pris ce temps durant mes vacances estivales afin de me rapprocher de mes ancêtres.

« Alors il regarda une dernière fois ce bijou de famille levant ses neufs bras vers le ciel, leur indiquant à tous la source de joie, et il se demanda si le temps n'est pas venu, pour lui aussi, de retrouver le chemin de midi et le sens de la paix » (p. 407).

Cette phrase m'inspire le lien étroit avec la famille et les neuf membres importants pour Samuel (Baya Reine, ses filles, sa belle-sœur...) lui indiquant où trouver le bonheur de vivre au sein d'une famille apaisée de l'autre côté de la Méditerranée.

Enfin, j'ai beaucoup apprécié la manière dont cette incroyable histoire est racontée, en suivant les branches du chandelier comme les branches d'un arbre généalogique ; j'avais l'impression d'être aux côtés du fils d'Élisabeth lorsque ses tantes lui transmettent les mythes des familles Zerbib et Attali : valeurs familiales, mémorielles, culturelles empreintes de traditions, que je reçois moi-même lors de mes voyages auprès de mes racines.

Le 2^e prix est attribué à :

Mya KEISER,

Élève en Terminale au lycée Saint-Jacques à Hazebrouck (59)

Pour sa critique sur : *Vivre vite* de Brigitte Giraud



Vivre intensément

Ce sont nos expériences qui nous façonnent et les épreuves de la vie qui nous rendent plus fort. Pourtant, même les plus robustes peuvent avoir les joues baignées de larmes et certaines de ces épreuves sont si douloureuses qu'elles nous semblent parfois insurmontables. C'est cette idée que Brigitte Giraud nous transmet à travers son ouvrage, car bien loin d'être un sujet fictif, le deuil de Claude, son mari, est une réalité difficile à accepter pour l'auteur, même vingt ans après le drame. D'ailleurs, est-il possible d'accepter un jour la perte d'un être cher ?

Ce roman est une belle réponse à cette interrogation ; il n'est pas question d'oublier complètement une personne disparue, mais simplement de remonter la pente et de continuer à vivre avec le sourire. Les larmes sont autorisées, mais pas trop souvent. En revanche le souvenir d'un éclat de rire, la mémoire d'un sourire, le rappel d'une parole apaisante est à privilégier et ce, sans modération ! On ne meurt jamais tant qu'on se souvient de nous et c'est exactement ce qu'offre l'ouvrage de Brigitte Giraud : l'immortalité du souvenir de Claude.

En retraçant les derniers instants de Claude, sa femme lui rend un hommage éternel puisque quiconque tiendra ce livre dans ses mains participera à entretenir la mémoire de cet homme, de ce mari, de ce père disparu trop tôt. Brigitte Giraud crée un véritable attachement entre son mari et ses lecteurs qui va au-delà de la mort et qui devient indéfectible.

La progression de l'histoire agissant comme un compte à rebours machiavélique rend le lecteur impuissant face à l'horrible vérité : la mort de Claude. Dès le début, nous connaissons la fin tragique du personnage mais nous voulons, à l'instar de l'auteur, éviter l'accident. C'est là qu'intervient cette fameuse « litanie des si » qui rythme l'avancée du roman et qui fait de l'œuvre de Brigitte Giraud un miroir reflétant l'inexorable réaction qui touche chacun de nous face au deuil : le déni. On tente désespérément de refaire le monde

avec des si. On se pense responsable de circonstances pour lesquelles nous n'avons pourtant aucun contrôle et nous cherchons des explications là où il n'y a pas lieu d'en donner. Pour Brigitte Giraud, les instants de sa vie qui ont précédé la mort de son époux sont – reconstitués avec sa plume tel un puzzle – à l'origine de la disparition de Claude. Et même si l'auteur sait pertinemment que cette idée est fautive, elle veut y croire. Peut-être pour se sentir mieux. Peut-être pour réussir à accepter la perte plus facilement. Mais n'oublions pas non plus la fuite ; cette incessante course contre la vérité que l'on ne veut pas voir en face. Alors on se cache les yeux, on court, on cherche une porte de sortie, une issue différente qui changerait le cours d'une histoire déjà immuable.

En couchant sur le papier ses incompréhensions, ses remises en question et ses recherches de vérité, Brigitte Giraud peut alors avancer de nouveau et pourquoi pas permettre à d'autres de faire de même. La noirceur du deuil ne laisse personne indemne et découvrir de façon aussi concrète qu'un roman a la capacité de s'emparer de nos sentiments les plus fous, suite à la perte d'un être cher peut devenir un soutien rassurant pour certains lecteurs.

Avec *Vivre vite*, Brigitte Giraud dédie à la fois un témoignage émouvant et un tendre hommage à son mari.

Le 3^e prix est attribué à :

Léa GUEZET,

Élève en Seconde au lycée Maine de Biran à Bergerac (24)

Pour sa critique sur : *Les liens artificiels* de Nathan Devers



La tirade du livre

Il s'agit d'un très bon livre.

C'est tout ? Mais... Ah ! Non ! C'est un peu court !

On pouvait dire des *Liens artificiels*... bien des choses... en somme !

Descriptif : « C'est un magnifique roman !... c'est une beauté littéraire !... c'est un chef-d'œuvre ! Que dis-je, c'est un chef-d'œuvre ?... C'est *Les liens artificiels* de Nathan Devers ! »

Informatif : « Ce livre a été publié en 2022 par la maison d'éditions Albin Michel. Il s'agit du quatrième ouvrage écrit par Nathan Devers, le plus jeune auteur dont le livre a été sélectionné pour le Prix Goncourt des lycéens 2022. Cet auteur est également agrégé de philosophie, chroniqueur régulier dans *L'heure des pros* à CNews et dans *Vivement dimanche*, émission diffusée par France 3. »

Narratif : « Dans *Les liens artificiels*, le protagoniste, Julien Libérat, enchaîne désillusions sur désillusions. Virtuose du piano, il n'arrive pas à publier ses propres disques, sa compagne le quitte et il développe peu à peu une addiction aux réseaux sociaux. C'est dans ces derniers qu'il découvre par hasard une publicité sur l'Antimonde, un métavers qui reproduit exactement la Terre et dans lequel on peut incarner l'avatar que l'on veut être. Nous assistons alors à ses aventures dans l'Antimonde, aux rêves qu'il peut y réaliser, mais aussi à sa déconnexion progressive de la vie. Est-ce que son histoire pourra bien se terminer ? »

Contemporain : « Non content d'être bien abordé, le sujet de ce livre est aussi très moderne. En effet, l'Antimonde dans lequel se plonge Julien L. est un métavers, univers comparable à un jeu vidéo en ligne et en troisième dimension. Ce sujet est ainsi très récent. Le lecteur peut donc mieux s'immerger dans l'œuvre car elle traite d'un sujet qu'il maîtrise très bien. »

Prévenant : « Dans ce livre, Julien L. doit faire face à bien des dangers de l'utilisation des réseaux sociaux. Après avoir goûté à la célébrité dans l'Antimonde, il lui devient très difficile de revenir au monde réel, de se déconnecter à l'Antimonde, surtout qu'il a développé une addiction pour ce dernier. Hors de ce livre, l'utilisateur de réseaux sociaux peut lui aussi vivre une réelle addiction pour ces derniers, se couper progressivement du monde et dans certains cas tenter de mettre fin à ses jours. *Les liens artificiels* joue donc un rôle préventif car cet ouvrage nous prévient des dangers des réseaux sociaux.

Néanmoins, ce livre délivre également un message plus nuancé à propos des réseaux sociaux. Dans l'Antimonde, Julien L., sous la peau de son avatar Vangel, peut vivre les aventures qu'il veut. Il peut incarner la personne qu'il désire être, et a pu publier ses poèmes dans l'Antimonde, poèmes lui assurant de la renommée dans ce métavers. Ainsi les réseaux sociaux peuvent permettre l'expression d'arts tels les poèmes de Julien L. et la liberté d'être qui on veut derrière notre pseudonyme. »

Intéressant : « Le protagoniste qu'est Julien L. est un personnage très intéressant, surtout qu'on peut facilement s'identifier à lui. En effet, on peut tous être victime comme lui d'addiction aux réseaux sociaux. On peut tous se reconnaître dans ses actes, sa personnalité. Il s'agit donc d'un personnage bien écrit. »

Concluant : « J'ai beaucoup aimé ce livre ! Je l'ai aimé pour sa modernité, le sujet dont il traite (les réseaux sociaux, le métavers), la bonne écriture des personnages tel que Julien L. »

KENSTRIVADEG SKRIDVARNOURIEZH 2022

JOUTE DE JUJÉES D'ECRIVAIJES 2022



RÉGION BRETAGNE
RANNVRO BREIZH
REJION BERTÈGN

283 avenue du Général Patton – CS 21101 – 35 711 Rennes cedex 7
Tél. : 02 99 27 10 10 | twitter.com/regionbretagne | facebook.com/regionbretagne.bzh | [@region.bretagne](https://region.bretagne)
www.bretagne.bzh